

MOUVEMENT

arts et politiques | janvier-février 2013 | numéro 67 | 8,50 € | www.mouvement.net

La culture est-elle capitale ?

Marseille-Provence 2013
Entretien Aurélie Filippetti

Scott Walker
Valerie Jouve
Lettres de Jordanie

Grand Magasin
Guillaume Vincent
Roman Ondák
Loïc Touzé

L 14944 - 67 - F: 8,50 € - RD



Quartiers créatifs et cités désœuvrées

A l'instar du projet porté par Martine Derain à la cité de l'Abeille de La Ciotat, les Quartiers créatifs installent en résidence des artistes dans des zones en rénovation urbaine. Avec l'ambition avouée de transformer par des actes sensibles le regard sur ces territoires en « crise ».

La compagnie Ex Nihilo en
recherche à l'Abeille, 2012.
Photo: Martine Derain.





Le Vieil Abeille en 2012
[une opération Millon,
1959, équipe Candilis]
Photo : Martine Derain

« Les Quartiers créatifs sont des endroits privilégiés pour observer la destruction sociale. » La photographe et plasticienne Martine Derain sait parfaitement de quoi elle parle. Elle travaille depuis bientôt deux ans à la cité de l'Abeille à La Ciotat. A l'invitation des Quartiers créatifs, elle a d'abord débarqué seule dans cet ensemble de logements promis à la rénovation urbaine, et a vite compris qu'une intervention sur le cadre de vie ne résoudrait pas grand-chose. La transformation doit être plus profonde. Se sentant méprisés, les habitants sont tentés par le repli. Alors, pour casser l'inertie, Martine Derain a « fait entrer l'étranger » en nombre, c'est-à-dire des artistes, qui, comme elle, éprouvent un besoin existentiel de partager leurs impulsions créatrices. La cité de l'Abeille est un « territoire en souffrance », destiné à une opération d'aménagement urbain. La transformation est indispensable, mais si elle ne concerne que l'habitat, il y a fort à parier qu'elle sera un échec cuisant. Martine Derain, qui se passionne aussi pour l'architecture, se demande même pourquoi détruire des bâtiments qui, ailleurs, sont classés

« Je ne suis pas là pour apporter des réponses sociales. »

Martine Derain

« Patrimoine du XX^e siècle », « La cité date de 1956. Elle a été édifiée pour loger les ouvriers des chantiers navals. L'un des bâtiments a été construit par Georges Candilis, avec l'appui d'un architecte régional, Jean-Louis Sourdeau. » Disons, pour aller vite, qu'il s'agit d'architectes issus de l'école du Corbusier, donc portés par une véritable vision de l'habitat collectif et, qui plus est, d'une architecture économique : « Les maîtres d'œuvre s'engageaient à construire ce type de logement pour un million de francs (soit 113 000 euros d'aujourd'hui). » Vous avez dit crise du logement ? Aujourd'hui, les locataires ne réclament pas du tout la démolition de leur cité. Ils ne demanderaient pas mieux que de rester. A condition que l'on entretienne, un tant soit peu, leur cadre de vie. « Le



Photo : Martine Derain

Quartiers créatifs, kézako ?

Quatorze Quartiers créatifs ont été mis en place (six dans différents quartiers de Marseille, huit dans d'autres villes des Bouches-du-Rhône). Le plasticien paysagiste Jean-Luc Brisson entend ouvrir une *Bank of Paradise* au Plan d'Aou, l'une des cités les plus stigmatisées de Marseille. Une banque de projets pour investir dans l'espace public. Rudy Bauer, designer et graphiste, initie un *Prototype comme outil de transformation et de dialogue* aux Ayyalades, en lien avec la Cité des arts de la rue. Safi et Coloco développent des *Jardins possibles* sur un territoire, le Grand Saint-Barthélémy, qui accuse un taux de chômage de l'ordre de 40 %. Le Laboratoire de Philippe Mouillon et Maryvonne Arnaud installe des *Ex-voto* dans un tunnel au cœur d'un des arrondissements les plus pauvres de France. La Friche la Belle de Mai et ses environs vont être investis par le photographe globe-trotter JR, le plasticien Frédéric Clavère et par Jean-Luc Brisson et David Onatzky. Le premier réalisera une œuvre murale collective en puisant dans les archives des habitants du quartier, le second conçoit une aire de jeux pour les enfants.

baillier social. La Phocéenne d'Habitations (groupe Unicl), est extrêmement critiquée pour sa gestion. On peut dire sans médire que la cité a été laissée à l'abandon. » La ségrégation spatiale, sociale et économique traduit en fait le mépris pour une population qui a, petit à petit, été amenée à se désociabiliser. Difficile de décrire un processus de déstructuration aussi violent. Pour l'Abeille, l'Histoire s'est quasiment arrêtée il y a 25 ans avec la fermeture des chantiers navals de La Ciotat. « Tous les habitants vivaient directement ou indirectement de cette activité », explique encore Martine Derain. Et si, depuis, la ville a entrepris sa reconversion, les froides statistiques prouvent que le redémarrage ne profite pas à tout le monde : « L'Abeille compte une population non-diplômée de presque

Quant aux deux paysagistes, ils cultivent des jardins poétiques. Stefan Shankland lance une démarche « haute qualité artistique et culturelle » sur le territoire des Hauts-de-Mazargues qui en a grandement besoin. Martine Derain change « *La Règle du jeu* » à l'Abeille à La Ciotat. Jean-Michel Othoniel, (en collaboration avec le paysagiste Paul Petel), réalise une œuvre sur le belvédère naturel qui borde la cité Beisson à Aix-en-Provence, tandis que Marc Couturier, archéologue du présent, se penche sur l'âme de cet ensemble urbain pour en révéler les « trésors ». L'association Bellastock rencontre les habitants des quartiers de Vitrolles pour les accompagner dans la définition d'équipements simples et ludiques pour la collectivité. Les Pas Perdus se transforment grâce à des « occasionnels de l'art » arlésiens en bâtisseurs fantaisistes. Hervé Lelardoux (Théâtre de l'Arpenteur) décline son obsession fertile de la « *Ville invisible* » à l'échelle de l'agglomération aubagnaise. A Martigues, deux jeunes paysagistes, Laure Thierrée et Clémentine Henriot, renouent le dialogue entre un ensemble d'habitat social et les espaces naturels environnants. Le Cabanon Vertical, un collectif d'artistes emmené par Olivier Bedu, interroge les usages des lieux et leur requalification dans un quartier populaire de Salon-de-Provence. Enfin le graphiste Stephan Muntaner travaille sur le mobilier d'un *Magic Mirror* implanté en périphérie immédiate de la ville d'Istres. **F. K.**

38 %, un taux de chômage très élevé (presque 30 % chez les jeunes de moins de 25 ans) et plus de 30 % d'allocataires des minima sociaux. » Le désespoir, ce sentiment de n'être plus bon à rien, éloigne inexorablement du jeu politique et social.

Pas désiré mais désirable

S'ensuit un délitement de tous les liens qui permettent à l'individu de se rattacher à une communauté. Mais que vient faire l'artiste dans cette galère ? « Je ne suis pas là pour apporter des réponses sociales à une situation qui me dépasse, prévient Martine Derain. Je fabrique des formes artistiques avec des gens. Je prends ce qu'ils me donnent. Et comme mon travail s'en trouve bouleversé, en retour j'espère bien les bouleverser. » Force est de constater

que la population exprime rarement le désir de voir débarquer des artistes. Ces derniers doivent se rendre désirables. Pour une fois, l'expression du besoin, du manque, n'émane pas de la bouche du pauvre. On peut même avancer que la réussite des Quartiers créatifs dépend essentiellement de la capacité des artistes à exprimer, avec le moins d'ambiguïté possible, à quel point il est nécessaire pour eux d'être à cet endroit-là. Ils renversent donc complètement le sentiment dominant d'inutilité qui habite cette population. Un principe de reconnaissance mutuelle peut alors s'enclencher. Il ouvre une fantastique possibilité de faire société. Et cela ne se refuse pas.

Il s'agit bien de rompre le cercle vicieux d'une cité qui répond à la stigmatisation par le repli ; le sentiment d'exclusion nourrissant l'envie de s'exclure. « Les jeunes sont complètement enclavés dans leur tête. Ils ont peur de quitter la cité. » Martine Derain se place, elle, résolument du côté du mouvement, du déplacement... Et même du débordement.

« Nous entrons par effraction. Personne ne nous a demandé de venir. Alors autant venir en nombre et bousculer la cité. » Dans un quartier complètement dépourvu d'équipement culturel, elle invite en résidence la compagnie de danse Ex Nihilo, la photographe Suzanne Hetzel, la peintre Raphaëlle Paupert-Borne et le collectif de cinéastes Film flamme. Même si le jeu de mot est facile, difficile de ne pas comparer l'Abeille à une ruche. La pollinisation artistique procède par le renversement des représentations. Un territoire culturellement délaissé devient un centre d'attractivité pour des dizaines de créateurs. Le lieu du désespoir inspire un nombre considérable d'œuvres. Une cité qui a la réputation d'être en mal d'image en génère à la pelle... Comment les habitants pourraient-ils rester insensibles à des sollicitations aussi nombreuses ? D'autant plus qu'on leur signifie que, sans leurs contributions, aucune œuvre ne pourra advenir. Suzanne Hetzel construit une narration photographique et des récits de vie en multipliant les rencontres. Pendant ce temps, Raphaëlle Paupert-Borne réalise des « *dessins tout-terrain* » et des croquis d'habitants. « La peinture crée un effet de distance passionnant, analyse Martine Derain. Très rapidement, les gens ont voulu être représentés, figurés par Raphaëlle. » Il faut préciser que cette peintre



La compagnie Ex Nihilo en recherche à l'Abeille, 2012. Photo: Martine Derain.



Travail d'Ex Nihilo dans la cité (recherche d'un duo, on transforma la cité en atelier permanent). Photo: Martine Derain.

à le don de créer des espaces picturaux où l'on aimerait vivre. La cité se trouve aussi livrée aux intuitions chorégraphiques d'Ex Nihilo, compagnie qui n'a cessé depuis sa création d'interroger la danse dans sa relation à l'espace extérieur. Anne Le Batard et Jean-Antoine Bigot jouent autant avec les territoires qu'avec les populations. Toujours en situation. Sur

un trottoir, une place, un banc, contre un mur... A l'Abeille, les artistes ont investi l'école du quartier. Puis des complicités se nouent avec les « vieux du quartier ». Quant au médium cinématographique, il a été choisi comme point de ralliement de toutes ces aventures. Précisons ici que la posture du collectif Film flamme est très loin d'une approche auteuriste. « Si ce que les

habitants produisent n'a pas de valeur esthétique (cela ne saurait être de l'art sauf si un artiste transforme ce plomb en or) – ni économique puisque n'ayant pas cette valeur ajoutée – ni même d'usage (car ces films sont très peu montrés hors de leur contexte de production), la participation ne sert-elle alors que de masque ? de faire-valoir moral ? de tromper l'œil démocratique ? » A l'inverse, pour Film flamme. « toutes les images et tous les sons sont bons, il suffit d'aller dans les matières à la recherche de ce que les cinéastes nomment les petits "miracles" ».

La part de l'art

Pour l'instant, tous ces artistes accumulent des matériaux sensibles. « Nous ne faisons pas dans la dentelle, reprend Martine Derain. Nous collectons de grosses quantités d'images, de sons et de paroles... des formes poétiques très hétérogènes. Nous filmons dans tous les formats en 16, en super 16, en super 8, en vidéo. Il nous arrive de mélanger différents supports à l'intérieur du même objet artistique. Je pense qu'en fin de compte nous produisons un long métrage sur cette aventure. »

Le lieu du désœuvrement inspire nombre d'œuvres.

Un objet esthétique sera donc posé, mais pas dans le quartier, ni même pour le quartier. L'adresse sera la plus large possible. L'équipe artistique réfléchit avec Marseille-Provence 2013 à un dispositif de restitution qui permettra de placer ce travail sur « la place publique ». Encore donc une affaire de désenclavement, de réinscription dans le jeu social et politique d'une population qui n'avait plus le droit de cité. Fabriquer en commun des œuvres, prendre part à leur réalisation, apporter sa pierre à cet édifice et en retirer une gratification entraîne un double procès d'individuation et de socialisation, décrit par ailleurs par Joëlle Zask¹ comme indispensable à la constitution de citoyens autonomes dans un Etat véritablement démocratique. Pour oser cet acte émancipateur, il convient de se libérer de tous les dénis de contributions que les rapports de domination dressent devant

En terrain miné

Les collectifs Safi et Coloco interviennent au Grand Saint-Barthélémy, ensemble de cités du 14^e arrondissement de Marseille. Dans un contexte urbain particulièrement tendu, plusieurs associations ont annoncé leur retrait du projet. Depuis, le dialogue a repris. Mais quelle peut être l'efficacité esthétique sur une réalité politique et sociale qui ne cesse de se dégrader ?

Près de la moitié du territoire de Marseille-Provence 2013 est éligible à la Politique de la ville¹. Il aurait été difficilement concevable qu'un espace aussi vaste ne soit pas concerné par une Capitale européenne de la culture qui veut s'adresser à tous. Les Quartiers créatifs répondent à cette vocation. Certains soulignent à juste titre que Marseille-Provence 2013 ne consacre que 5 % de son budget à des projets qui, eux, concernent 50 % du territoire. Les répartitions restent forcément inégales. Mais, on peut aussi envisager une « contamination » positive. Le dispositif des Quartiers créatifs ouvre, à l'intérieur même de la Capitale européenne de la culture, un espace critique. La démarche qui suppose des modes de production partagés met forcément en lumière les dysfonctionnements d'une mégastucture calquée sur le modèle institutionnel, centralisé et vertical. Les Quartiers créatifs sont coproduits par la Politique de la Ville et les opérateurs de la rénovation urbaine, avec l'objectif implicite de faire évoluer les approches de ces acteurs, notamment sur les questions de la participation. Mais

comment transformer une concertation où tout est déjà décidé d'avance en une véritable maîtrise d'usage ?

A Marseille, le dispositif Quartiers créatifs est soutenu (à hauteur de 20 % environ) par Marseille Rénovation Urbaine (MRU), qui pilote les projets de renouvellement urbain. Un préalable indispensable pour ouvrir l'accès à des Fonds européens (Feder). Ce soutien est pourtant à double tranchant, car Marseille Rénovation Urbaine suscite beaucoup de défiance chez les populations concernées. Jusqu'à présent, la concertation a plutôt échoué, et le sentiment d'abandon domine. Les Quartiers créatifs avancent donc en terrain miné. Ils peuvent être vite perçus comme l'alibi d'une Capitale européenne de la culture fondamentalement élitiste et gentrifiatrice. Le Grand Saint-Barthélémy est emblématique de cette tension. Depuis plusieurs années le collectif Safi s'engage, avec le soutien de la Scène nationale du Merlan, sur des « jardins possibles » qui permettent aux habitants de se réapproprier de manière sensible leur environnement. Cette démarche est absolument irréprochable, dans le fond et dans sa forme. Or, des associations du quartier ont récemment annoncé, dans une lettre ouverte, leur retrait du projet. Alors même que le tissu associatif est de plus en plus asphyxié, « les 30 000 € de MRU et du GIP - Politique de la Ville [...] sont un nouvel exemple des arbitrages politiques méprisants, incensamment à l'œuvre ». Du coup, le Quartier créatif se retrouve accusé de faire « office de vitrine culturelle à des projets rejetés sur de nombreux aspects par les habitants et sources de conflits qui prennent une racine bien profonde dans l'histoire des dominations sociales et postcoloniales que nos quartiers connaissent ».

« Nous ne sommes pas dans une situation de rupture, explique pourtant Pascal Raoust, qui travaille sur ce dossier au sein de Marseille-Provence 2013. Ces prises de position obligent les uns et les autres à bouger. Est-ce que les gens auraient préféré un concert d'une grande star qui aurait coûté dix fois plus cher ? » Les sommes engagées sur ce projet questionnent la place de l'artiste dans ces territoires et plus globalement son rôle dans la fabrication de la ville. Mais comment justifier la posture ambiguë de Marseille Rénovation Urbaine qui finance un projet participatif alors que ses méthodes de concertation sont lamentables ? « Quartiers créatifs n'a jamais eu pour objet de faire de la concertation, précise Pascal Raoust. Notre approche consiste à mettre en place un dispositif de coproduction entre les opérateurs, les artistes et les habitants. Très pragmatiquement, les acteurs de la Politique de la Ville et de la rénovation urbaine voient comment fonctionnent ces démarches participatives. Ils peuvent constater leurs effets. Et nous espérons qu'ils seront ainsi amenés à modifier leur approche. » Simultanément, ces projets ambitionnent d'intégrer le droit commun des politiques culturelles. Mais les préjugés des techniciens et des experts de la culture qui décident au sein des collectivités territoriales et de l'Etat, restent tenaces. Les Quartiers créatifs réussiront-ils à renverser un tant soit peu les priorités d'un système qui vise essentiellement au gouvernement des êtres au détriment de leur épanouissement ? F. K.

1. Actions conduites par l'Etat et les collectivités territoriales et destinées à lutter contre l'exclusion des habitants des quartiers touchés par une forte précarité sociale.

nous. Et l'art offre cette liberté. « Parfois nous arrivons à être à un endroit où les gens ne nous attendent pas. Et c'est là que quelque chose peut se construire. Que peut-on bricoler ? Quelle histoire va-t-on se raconter ? En tout cas, nous n'allons pas leur dire comment se comporter, où se placer devant la caméra. La place des uns et des autres ne se pose pas a priori. C'est à chacun de trouver l'endroit qui lui semble le plus juste. » Mais quelle est la valeur esthétique de ces actes amateurs, de ces premiers gestes de danse,

de photo, de cinéma ? Une amorce ? Une promesse ? Une fin en soi ? « Je ne me pose pas la question des catégories. Nous rencontrons des gens qui sont aussi cinglés que nous. Cela ne veut pas dire que chacun va produire un acte artistique. Je ne suis pas dans ce rapport démagogique. Mais si la création advient, ce sera grâce à leur folle douce. En tout cas, cette expérience m'amène à des endroits auxquels je n'aurais jamais pensé. »

Fred Kahn

1. Joëlle Zask, *Participer - Essai sur les formes démocratiques de la participation*, éditions Le Bord de l'eau, 2011.